

DÉCROCHAGE SCOLAIRE

À l'école de la réussite

Qu'est-ce qui fait qu'un jeune qui a connu l'échec scolaire change d'attitude, et décide de reprendre ses études et de s'en sortir? Voici une question à laquelle il faut songer sérieusement car, chaque année, plus de 18 000 ados rejoignent le rang des décrocheurs. Il existe pourtant des projets dont on entend peu parler et qui font toute la différence...

PAR ANNE BOURGOIN

Yoann, un gars dans la jeune vingtaine, se tient devant des élèves. Casquette posée négligemment sur le côté, jeans tombants, il s'exprime avec aisance. Il faut dire qu'il connaît bien les lieux pour avoir lui-même été élève à Saint-François, l'école de la dernière chance... L'enfant revendicateur et rebelle a fait place à un jeune entrepreneur qui réussit de mieux en mieux. Son site Web connaît un franc succès, et c'est en partie à l'école Saint-François — aussi appelée Centre psycho-pédagogique de Québec —, à Sainte-Foy, qu'il le doit. C'est là qu'il s'est découvert une

PHOTO: AGENCE OAM





*Tout ce qui peut
être tenté doit
être fait»*

— JOSEPH-ANTOINE DUCHESNE
DE L'ÉCOLE SAINT-FRANÇOIS

JOSEPH-ANTOINE DUCHESNE, directeur de l'école Saint-François, et Lily Perron, directrice de la Fondation du Centre psycho-pédagogique de Québec, croient à l'individualisation des interventions auprès des élèves.



LORSQUE LES ÉLÈVES ARRIVENT À SAINT-FRANÇOIS, ils ne parlent pas. Avec le temps, ils s'ouvrent en participant aux activités qui sont pensées pour eux et qui leur conviennent.



CES QUATRE JEUNES sont un bel exemple d'accomplissement. Il faut beaucoup d'estime de soi et de confiance pour être les animateurs d'une soirée de gala.



Il y a encore de l'espoir lorsqu'il n'y en a plus»

— LILY PERRON, DIRECTRICE DE LA FONDATION DU CENTRE PSYCHO-PÉDAGOGIQUE DE QUÉBEC

passion pour les technologies et la musique grâce aux multiples activités qui y sont offertes.

■ Un taux de réussite de 70 %

Cette école privée d'intérêt public accueille des jeunes dont le parcours dans les établissements traditionnels est problématique. «Ils nous sont envoyés par les commissions scolaires lorsqu'ils ont des troubles de comportement. Nous sommes l'école de la dernière chance. C'est tout un symbole: il y a encore de l'espoir lorsqu'il n'y en a plus!» explique Lily Perron, directrice de la Fondation du Centre psycho-pédagogique de Québec.

En quoi cette école est-elle différente des autres? Qu'est-ce qui fait que 70 % des élèves réintègrent le système traditionnel après un passage de deux ou trois ans à Saint-François? «Notre équipe, formée en adaptation scolaire, n'accueille que 200 élèves par année. C'est un choix», explique Joseph-Antoine Duchesne, le directeur passionné et convaincu de cette école.

Les techniciens en éducation spécialisée de Saint-François travaillent avec les psychologues et les psychoéducateurs, et en partenariat avec les services sociaux et de la santé, car l'école, financée par le ministère de l'Éducation, répond aux exigences des commissions scolaires de la région de Québec. «Ici, nous croyons à l'individualisation des interventions. Il y a un plan d'intervention adapté aux élèves (90 % sont des garçons), et ceux-ci sont suivis quotidiennement. Nous regardons leurs forces et les appuyons par les moyens nécessaires», précise-t-il.

■ Se connaître soi-même

Les moyens de réaliser tout cela, l'école les obtient par l'entremise de la Fondation du Centre psycho-pédagogique de Québec. «Telus, par exemple, nous a fait un don de 50 000 \$, une somme qui nous a permis de nous procurer 30 MacBook portables sans fil ainsi que des tableaux interactifs. Les élèves ont également un blog avec Telus. Ce sont des journalistes en puissance», explique Lily Perron.

La boxe, l'équithérapie, la musique, les voyages, la cuisine et un club de photo ne sont que quelques-unes des nombreuses activités financées par la fondation. «Nous donnons environ 100 000 \$ par année en récompenses, poursuit Lily Perron. Les professeurs décident ce qu'ils veulent proposer à leurs élèves, et nous finançons le projet. Les activités ne sont pas que récréatives. Par exemple, en équithérapie, le cheval sert de miroir à l'élève. Il l'aide à



PHOTO: ALEXANDRE DESLAURIERS

L'ÉQUITHÉRAPIE EST L'UNE DES ACTIVITÉS au programme de l'école Saint-François qui aide les élèves à prendre conscience de leur attitude et à améliorer leurs rapports avec les autres. (Écurie Carpe Diem / www.ecuriecarpediem.com)

prendre conscience de son attitude. Quant à la boxe, elle aide à contrôler la violence et les émotions tout en inculquant des habiletés sociales.»

«La boxe est aussi un très bon moyen de développer son estime et sa connaissance de soi. L'équithérapie aide les jeunes dans le processus de pacification et dans leurs rapports avec autrui», renchérit le directeur.

Bref, chaque activité est pensée en fonction des besoins des jeunes. L'objectif? Les sensibiliser au fait qu'ils ne vivent pas que des échecs et que, même s'ils éprouvent des difficultés, il y a des secteurs dans lesquels ils ont la capacité de réussir. L'estime de soi et la confiance en soi sont les moteurs qui leur permettront de «raccrocher».

Les jeunes sont conscients de la raison pour laquelle ils sont à l'école Saint-François. «Je préfère dire qu'ils ont de la misère, mais qu'ils s'en sortent, précise M. Duchesne. Nous sommes là pour leur donner de la fierté. Il n'y a pas de recettes; tout ce qui peut être tenté doit être fait. Il faut trouver de nouvelles solutions quand il n'y en a plus. Lorsque les élèves arrivent ici, ils ne parlent pas. Avec le temps, ils s'ouvrent. Leur sourire réapparaît. Ils reprennent confiance en eux et dans les autres. C'est comme ça qu'on lutte contre le décrochage.»

■ Aller à l'école, c'est le fun!

À l'école secondaire Cavelier-De LaSalle, on a trouvé une autre solution pour contourner le décrochage: le mentorat. «L'objectif est que le jeune se présente à l'école et soit heureux d'y aller», a expliqué Richard Guillemette, directeur général adjoint de la Commission scolaire Marguerite-Bourgeoys, à un journal montréalais. Le projet, créé l'an passé, s'inspire de projets qui existent aux États-Unis. Il



PHOTO: ALEXANDRE DESLAURIERS

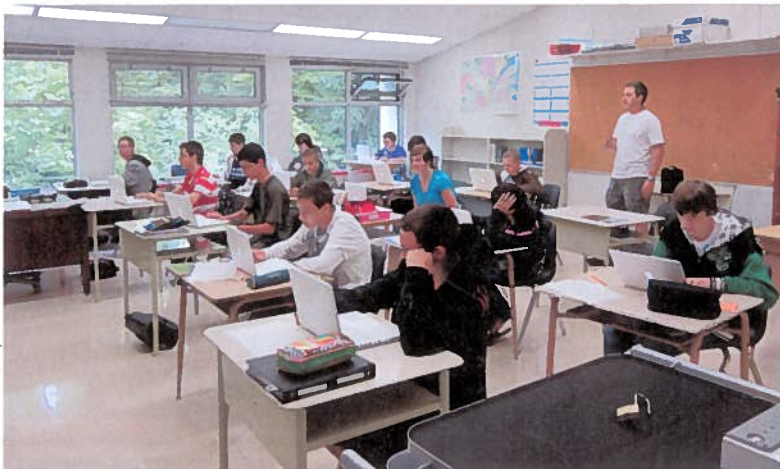


PHOTO: ÉCOLE SAINT-FRANÇOIS

LE DÉCROCHAGE EN CHIFFRES

► En 2000, 26 % des jeunes du secondaire du réseau public ont quitté l'école avant d'obtenir leur diplôme. En 2008, le taux est monté à 29 %.

► Un garçon sur trois (soit plus de 35 % des élèves masculins) fait l'école buissonnière.

► À Westmount, seulement 6 % des jeunes décrochent alors que, dans des quartiers défavorisés de Montréal, la proportion de décrocheurs dépasse les 40 %.

► En 1998, le taux de chômage des personnes n'ayant pas fini leurs études secondaires était de 15 %; celui des personnes ayant un diplôme d'études secondaires était de 10 %; celui des personnes ayant fini leurs études collégiales n'était que de 5,8 %, et celui des personnes titulaires d'un diplôme universitaire, de 5 %.

CERTAINES ENTREPRISES S'IMPLIQUENT FINANCIÈREMENT pour soutenir l'école Saint-François; Telus a notamment fait un don de 50 000 \$ qui a permis l'achat de 30 portables sans fil et de tableaux interactifs.

SAMUEL ROBIDOUX S'EST INSCRIT au programme Grands Frères Grandes Sœurs de l'école secondaire Cavellier-De LaSalle pour vivre une relation privilégiée, basée sur la confiance, avec son mentor, François Latreille.



PHOTO GAGÉLIÈRE ÉCOLE SECONDAIRE CAVELLIER-DE LA SALLE



PHOTO JINGO-SÉBASTIEN AUBERT CSMB

LA RELATION MENTOR-MENTORÉ aide les élèves qui sont peu attachés au système scolaire à s'intéresser à l'école de nouveau et à y trouver du plaisir.

consiste à jumeler un jeune et un mentor (issu du personnel enseignant ou non enseignant de l'école), non pas pour des séances de rattrapage scolaire, mais pour le partage de moments privilégiés. Le programme Grands Frères Grandes Sœurs cible notamment les élèves qui n'aiment pas l'école ou qui sont peu attachés au système scolaire.

En 2010, 16 élèves ont été sélectionnés au deuxième secondaire après avoir rempli un questionnaire sur leur motivation à l'école. Chaque année, de nouveaux élèves s'ajoutent aux autres et sont suivis jusqu'à la fin de leur secondaire, his-

toire de leur donner un coup de pouce.

Les mentors sont tous bénévoles. Des rencontres, des sorties au cinéma ou au restaurant, du magasinage et des sorties de groupe sont au programme et visent à favoriser une belle relation entre le jeune et l'adulte, ainsi qu'une confiance mutuelle. Le jeune peut alors exprimer ses doutes, ses rêves et ses ambitions. C'est un rare privilège pour les enseignants qui souhaitent guider et motiver des adultes en devenir...

Ce projet — assez innovant pour que d'autres écoles commencent à s'y intéresser — a été présenté en octobre aux Rencontres interrégionales sur la persévérance et la réussite scolaires, un colloque réunissant des intervenants de tous les milieux et ayant pour objectif de porter à 80 % le taux de remise de diplômes à des Québécois de moins de 20 ans d'ici 2020.

■ **La relation mentor-élève**

Il n'y a pas que les écoles qui trouvent des solutions. Le projet Étudiants dans la course (EDLC) encourage des jeunes sélectionnés, provenant de «milieux à risque» de Montréal, à relever un défi de taille, soit de participer au Marathon Oasis de Montréal, et à tirer de cette expérience exigeante des leçons précieuses qui leur serviront toute leur vie. «Oui, les jeunes viennent de "milieux à risque", mais sur le terrain, on se fiche de savoir d'où ils viennent. S'ils courent avec nous, c'est tout ce qui nous importe», précise M. Éric Leclerc, responsable des communications pour EDLC.

Chapeauté par la Fondation du D^r Julien, le programme EDLC est un projet qui vise à promouvoir l'activité physique, une saine alimentation et la discipline, à renforcer l'estime de soi et à inculquer la volonté de se fixer un objectif et de l'atteindre. EDLC est directement inspiré du programme Students Run LA, créé en 1989 à Los Angeles.

En 2010-2011, deuxième année du projet, 30 jeunes âgés entre 15 et 18 ans ont été sélectionnés dans quatre écoles secondaires de Montréal: La Voie (Côte-des-neiges), Chomedey-de-Maisonneuve (Hochelaga-Maisonneuve, Calixa-Lavallée et Henri-Bourassa (Montréal-Nord). Dix-huit d'entre eux ont complété le programme et ont suivi les entraînements en compagnie de leurs mentors à raison de trois ou quatre fois par semaine, d'octobre à septembre, et ont parcouru les 42,2 km du Marathon Oasis de Montréal. En reconnaissance de leur persévérance et de leur détermination, ils ont tous reçu une bourse afin de poursuivre leurs études ou de suivre une formation technique.

■ **Une victoire sur soi**

«Je suis un marathonien maintenant. C'était un défi difficile [à relever, mais j'ai réussi, et j'ai montré à certaines personnes qu'elles avaient tort de penser que c'était un projet impossible pour moi. Je veux juste dire que je peux terminer tout ce que j'entreprends et que je vais continuer. Ce n'est qu'un

L'abandon scolaire coûte cher

Selon le Conseil canadien sur l'apprentissage (un organisme indépendant), un décrocheur court bien plus le risque de vivre de l'aide sociale, de devoir se contenter d'un emploi précaire ou d'avoir des ennuis de santé qu'un diplômé. Le coût du décrochage est également élevé pour l'État: chaque décrocheur est associé à une baisse des rentrées fiscales, à un ralentissement de la croissance économique, à une pénurie de main-d'œuvre qualifiée et à une plus grande pression sur les programmes sociaux.

- **28 000** élèves du secondaire décrochent chaque année au Québec
- **1,9 G\$** Pertes du gouvernement au terme de la vie des 28 000 décrocheurs annuels
- **439 000 \$** Manque à gagner d'un

- décrocheur au terme de sa vie
- **63 %** de la population carcérale n'a pas de diplôme d'études secondaires (D.E.S.)
- **15 000 \$** Ce qu'un décrocheur gagne en moyenne de moins par année qu'un diplômé.

début!» écrit Massimo sur le site Facebook d'Étudiants dans la course.

Quant à Francis, il dit ceci: «[Ç'a été] 4 heures 28 de souffrance qui auront été payantes et où j'ai pu découvrir que c'était possible de terminer quelque chose qu'on commence, même si ça peut être dur.»

La plupart de ces jeunes n'avaient jamais couru auparavant. Jean-Yves Cloutier, un entraîneur et conseiller au Marathon Oasis de Montréal, leur a concocté un programme d'entraînement misant sur la régularité, une notion pas si évidente pour eux. En parallèle, les jeunes ont tous signé un contrat social par lequel ils s'engageaient à faire de leur mieux à l'école, à être présents aux entraînements et à ne pas manquer de respect. Là encore, ce n'était pas un engagement toujours facile à tenir. Mais avec l'appui de leurs mentors, les jeunes découvrent la satisfaction de se fixer un défi ambitieux et de le relever. «Je ne vais jamais oublier cette journée, elle restera gravée dans ma mémoire. Merci à mes mentors qui m'ont



PHOTO MATHIEU BAREL

LE DÉFI EST ÉNORME: courir les 42,2 km du Marathon Oasis de Montréal! Soutenus et encouragés par leurs mentors depuis des mois, les 18 participants d'Étudiants dans la course s'engagent avec confiance.



Maintenant,
je peux
terminer
tout
ce que
j'entreprends»

— MASSIMO, PARTICIPANT
D'ÉTUDIANTS DANS
LA COURSE

encouragée tout le long de la course. Grâce à eux, je suis marathonnienne maintenant», explique Soukaina.

■ L'amour de son métier

Une étude parue en 1996 dans la *Revue canadienne de l'éducation* explique que les jeunes qui ont «raccroché» apprécient avant tout une bonne qualité des rapports interpersonnels, une notion «loin» de l'école ordinaire, selon eux. «Les pratiques éminemment pédagogiques des écoles se préoccupant du raccrochage sont fondées sur des objectifs de réussite éducative, comme la transformation de l'attitude, un changement des compor-

tements, l'adhésion à de nouvelles valeurs... Ces écoles ciblent le développement de l'autonomie et ce qu'on appelle la «responsabilisation», soit une invitation à la prise en charge de sa propre vie», précisent Pierrette Bouchard et Jean-Claude St-Amant, de l'Université Laval.

L'étude, basée sur des entrevues avec des étudiants de quatre écoles spécialisées en raccrochage scolaire, souligne également l'importance de ces écoles et de leur approche. Ces institutions montrent aux jeunes qu'ils sont capables d'apprendre et qu'ils sont assez importants pour qu'on les écoute. «La marginalisation, l'infériorisation et l'infantilisation dont ils ont souffert et dont ils nous parlent, comme l'abandon scolaire ou l'expulsion qui a suivi, sont le résultat de plusieurs années «d'apprentissage» sur les bancs d'école et dans le milieu extrascolaire.»

Une des jeunes filles participant à l'étude a précisé ceci: «Ce qui me plaît dans cette école et que beaucoup n'ont pas, ni dans leur famille ni dans les autres écoles, c'est l'amour de faire ce qu'ils font.» Le secret du raccrochage est peut-être tout simplement là. ■

LA LUTTE CONTRE LE DÉCROCHAGE

► Selon un sondage McKinsey mené auprès de la Fédération des comités de parents du Québec en septembre dernier, 80 % des parents ont constaté que l'école de leurs enfants lançait des initiatives pour contrer le décrochage à la suite des actions mises en place par le Secrétariat à la jeunesse et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport.

► Selon un sondage Léger Marketing réalisé cette année pour la fondation Chagnon, les Québécois s'inquiètent de plus en plus du décrochage: celui-ci vient en seconde place de leurs préoccupations (la première étant la santé).

► Le taux de diplomation au secondaire est passé de 66,8 % en 2002-2003 à 73,8 % en 2009-2010, selon ce qu'a annoncé Line Beauchamp, ministre de l'Éducation, dans le cadre des Rencontres sur la persévérance scolaire en octobre dernier.



PHOTO MATHIEU BAREL

MÉDAILLE AU COU, les nouveaux marathoniens ont de quoi être fiers de leur performance. Ils sont unanimes pour dire qu'ils peuvent dorénavant aller jusqu'au bout de tout ce qu'ils entreprennent.